

CROQUIS BRETONS

par J.-AUGUSTE GALIBOIS

VOYAGE A LA CÔTE D'ÉMERAUDE

SAINT-MALO ET CHATEAUBRIAND

“ A Saint-Malo rien n'était changé, sauf les vagues qui changent toujours.”

Cette jolie phrase où Chateaubriand septuagénaire a résumé en un bref raccourci l'immobilité de sa ville natale, et l'aspect toujours variable de la mer, sa vieille maîtresse, me revient à l'esprit quand je me rappelle mon excursion dans la baie d'Avranches, en 1918.

Parti de Paris le soir du douze août, je descendais le lendemain matin à Saint-Malo ; je m'empressais d'aller déjeuner au restaurant de la Duchesse Anne, puis me mettais à déambuler à travers les rues étroites de la ville des corsaires et des... grands hommes.

Combien d'hommes illustres, et que de souvenirs pour une cité qui n'a pas douze mille âmes de population ! Que d'hommes illustres, dis-je, mais le plus célèbre, ou si vous aimez mieux le plus annoncé, le plus proclamé, le plus encombrant, c'est François René de Chateaubriand, l'orgueilleux René, qui a dans le souvenir des hommes, marqué son empreinte partout où il a passé, comme Bonaparte : —

“ Son pied laisse une trace éternelle

“ Sur le front mouvant du désert.

Victor HUGO

*
* *

J'ai retrouvé hier les courtes notes de ce petit voyage de touriste, fait sur la côte bretonne, aux derniers jours de la guerre ; je les ai transcrites rapidement, pensant que cela pouvait intéresser les lecteurs du *Terroir*, malgré l'incohérence du récit.

J'avais pris ces notes avec l'espoir qu'un jour j'aurais le loisir de les rédiger de nouveau avec soin, mais la vie est si courte et nous vieillissons si vite que nous ne trouvons plus de loisir pour rien, chaque jour étant rempli par sa tâche particulière !

*
* *

J'ai fait sur la côte d'Émeraude un séjour charmant, c'est-à-dire que je n'ai guère séjourné nulle part, ayant constamment voyagé chaque jour de village en village, de localité en localité, depuis le mont S.-Michel, qui est en Normandie, jusqu'à Paimpol, en passant par Cancale, Paramé, Saint-Malo, Saint-Servan, Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-Briac, etc., et en revenant chaque soir, en chemin de fer, en vedette ou en voiture, à Paramé.

Malgré les tristesses de la période que nous traversons alors, (après quarante-huit mois de guerre qui avaient fait périr la jeunesse de toutes les nations) j'ai profondément goûté mon voyage dans ce coin de France qui fut le nid d'où s'échappèrent les hardis découvreurs du Canada, dont nous avons à Québec, et sans savoir jusqu'à quel degré, conservé les habitudes et le langage.

Quand les touristes parisiens sont partis, rien ne ressemble autant à un village riverain de l'Intercolonial que Cancale ou Saint-Lunaire, ou même Saint-Servan qui est très étendu. Quant à Saint-Malo, elle a visiblement une physionomie qué-

bécoise avec sa longue jetée, ses docks, ses bateaux à vapeur, ses navires à voile, sa belle église de style gothique avec sa flèche superbe qui se voit de très loin ! Dans cette église, il y a une pierre commémorative du passage d'Honoré Mercier en 1891. La ferme de Limoélou où naquit et mourut Jacques Cartier, assez obscurément, semble-t-il, est près de Rothéneuf, à cinq kilomètres de Paramé.

A Saint-Malo, le souvenir de Chateaubriand est partout. C'est le grand homme du pays. Après avoir mangé un steak Chateaubriand, qui m'avait coûté cinq francs, avec une sauce Chateaubriand, sur la place Chateaubriand, au bout de la rue Chateaubriand, j'ai visité la maison et même la chambre où il est né, “ où sa mère lui infligea la vie ”, comme il disait, et j'ai aussi visité son tombeau au Grand Bé, où la mer haute me retint deux heures prisonnier. On vint me chercher en chaloupe au moment où le soir tombait. J'ai failli passer la nuit auprès des cendres poudreuses du monumental breton qui, par orgueil et jalousie de gloire posthume, avait tenu à dormir là son dernier sommeil, pour faire concurrence à la renommée du grand captif de Sainte-Hélène !

L'idée de passer la nuit sur l'îlot du Grand-Bé ne me déplaissait pas ; le ciel était limpide et étoilé, la nuit était douce et chaude, et j'en avais au front, passé d'autres et de plus lugubres, auprès de morts moins illustres, et qui sentaient beaucoup plus mauvais, n'ayant pas eu pendant soixante-dix ans l'air du large, pour disperser les odeurs !

Mais trêve de ce mauvais goût ! et citons au sujet de l'orgueilleux René quelques lignes de Veuillot que j'ai lues penché sur le tombeau même du père d'Atala : “ Chateaubriand a tenu et mérite une grande place, mais ce n'est pas “ mon homme. Ce n'est ni le chrétien, ni le gentilhomme, ni “ l'écrivain tels que je les aime. C'est presque l'homme de “ lettres tel que je le hais. L'homme de prose, l'homme de “ phrase, toujours affairé de sa pose et de sa phrase, qui “ pose pour phraser et qui phrase pour poser, qu'on ne voit “ jamais sans pose, et qui parle jamais sans phrase...”

“ Il est de ceux qui ne savent écarter aucune pensée capable “ de revêtir une belle couleur et de rendre un beau son. “ J'ai vu, dit Veuillot, à Saint-Malo, le tombeau de Chateaubriand sur un rocher qui apparaît de loin. L'emphase de “ ce tombeau peint l'homme et ses écrits et leurs commune “ destinée. Chateaubriand a exploité sa mort comme un talent, “ il a pris dans son tombeau une dernière pose, il a fait de “ ce tombeau une dernière phrase : une phrase qui se put “ entendre au milieu de la mer, une pose qui se put voir “ encore dans la brume et dans la postérité. Mais ce calcul “ sera trompé. N'ayant toute sa vie songé qu'à lui-même, “ et rien fait que pour lui-même, Chateaubriand a péri tout “ entier. Sa gloire, placée en viager, est venue s'éteindre dans “ cette mer dont il voulut suborner le murmure pour le “ transformer en applaudissement éternel !”

Louis Veuillot s'est trompé, car Chateaubriand n'est pas mort, et vivra probablement aussi longtemps que lui-même dans la mémoire des hommes ; mais que la page est brillante ! Quand donc au Canada produira-t-on un écrivain capable d'en écrire de pareilles !

* *